

Paul, et sa parole était grave ; écoute, Marceline, Ernest est dangereux ; il est beau, Ernest, il a du talent, de l'instruction, il parle bien ; il y a dans sa voix quelque chose qui va au cœur ; il te parlera de cette voix-là ; il te dira qu'il t'aime et moi je ne serai plus là pour te le dire aussi ; il te parlera de ses projets, de son avenir, et moi, Marceline, que puis-je t'offrir, à mon retour de l'armée : quelques arpents de terre, des bras et du courage ; et c'est bien peu cela. Oh ! dis Marceline, — et il lui prenait les mains, — promets-moi que tu ne l'aimeras pas...

— Ah oui, je te le promets, s'écria la jeune fille tout en pleurs. Aimer Ernest ! oh non. N'est-ce pas lui qui est cause de ton malheur ! si ta mère n'avait pas dépensé tant d'argent pour lui, tu ne partirais pas. Mon Dieu ! faut-il qu'il ne soit pas parti, lui, tu serais exempt, et

moi je ne serais pas si malheureuse... Aimer Ernest ? oh non, non jamais ; c'est toi seul que j'aime, que j'aimerai toujours ; lui je le déteste ! Et ces mots furent suivis d'un long baiser.

Alors un coup de feu éclata à leur oreille ; ils s'élançant, franchissent la haie. Grand Dieu ! c'était Ernest, Ernest, pâle, expirant, et à côté de lui un pistolet déchargé.

Le sang ruisselait de sa poitrine brisée par la balle.

— « Mon frère ! » s'écria Paul.

Alors Ernest se soulevant avec peine, et d'une voix mourante : « Soyez tranquille, Marceline... Et toi... tu partiras pas... Fils unique de veuve... »

VICTOR FLEURY.

## MEMOIRES

DE LA

# DUCHESSE D'ABRANTES.

(Page inédite.)

Lorsque Murat était à Madrid, il eut besoin d'envoyer des dépêches à Junot ; mais elles étaient importantes, et déjà toutes les routes qui conduisaient à Lisbonne étaient couvertes par les guérillas et surtout les troupes commandées par les hommes les plus importants de l'Espagne dans sa révolution, et qui composaient alors l'armée de Castanos. Murat parla de son embarras au baron de Strogonoff, ambassadeur de Russie à la cour d'Espagne, et qui était demeu-

ré à Madrid. On sait que la Russie était, à cette époque, l'amie plus encore que l'alliée de la France..... M. le baron Strogonoff dit au grand-duc de Berg que rien n'était plus facile à exécuter que ce qu'il voulait faire.

— L'amiral Siniavin est dans le port de Lisbonne, dit l'ambassadeur ; donnez-moi le plus intelligent de vos lanciers polonais ; je lui mets un uniforme russe ; je le charge de dépêches pour l'amiral..... vous lui donnerez les vôtres